

K. Revue trans-européenne de philosophie et arts

<https://revue-k.univ-lille.fr/>

« Grèves », printemps 2020

Dans le cadre de la mobilisation sociale en cours en France, la revue K propose un volume collectif sur les luttes et les grèves qui depuis deux mois secouent le pays. La revue entend ainsi participer au mouvement. Ce volume sera libre de toute évaluation académique, ouvert au réel et au possible. Il prendra la forme d'un livre électronique à diffuser partout.

Le néolibéralisme est « nécessaire » et « indépassable ». C'est à travers cette prétention qu'il déploie sa puissance dans tous les recoins de la planète. Ce réalisme capitaliste (pour reprendre un beau concept de Mark Fisher), initié par la révolution conservatrice dans les années 80 du siècle dernier avec l'antienne « There's no alternative », s'est renforcé encore davantage ces dernières années grâce à l'informatisation progressive non seulement du management dans le monde du travail, mais aussi de tous les autres aspects de nos existences. Aucune coercition apparente : le néolibéralisme gouverne sans trop se montrer (si bien que les gouvernants du moment peuvent apparaître facilement comme des imposteurs ou des « masques funèbres » comme le soulignait Pasolini déjà en 1975, car « le pouvoir réel agit sans eux »), il commande de manière anonyme, par des algorithmes, et quand il manifeste son pouvoir, il le fait toujours en invoquant la liberté. Il s'adresse à chacun d'entre nous et ne nous demande qu'à être nous-mêmes, à nous distinguer, à nous valoriser. Un pouvoir que les contradictions n'effrayent pas : se réclamant de l'universel, il individualise ; prônant le partage, il incite à capitaliser, traquant ainsi toutes les traces subsistantes de commun pour les annihiler ; il vante les libertés pour développer le contrôle ; il argue de la nécessité de l'adaptation à un état de fait qu'il a lui-même instauré par des dispositifs législatifs.

Avec la crise de 2008, des failles s'ouvrent dans ce dispositif. Les demandes que le système nous envoie chaque jour pour nous gouverner deviennent plus urgentes, plus dures même. La recette que les organisations transnationales ont envoyée à la Grèce pour « se réformer », pour sortir de sa « crise » et correspondre enfin aux standards de l'Occident libéral, constitue un point de non-retour. Les instances européennes, en particulier, ont humilié et appauvri ce pays à l'origine de l'idée même d'Occident et d'Europe, de l'idée de « démocratie », elles ont piétiné ses choix démocratiques (élections, referendum, tout le b.a.-ba de la démocratie). À partir de cette date, tous les peuples européens les moins « performants », toutes les catégories sociales les plus faibles ont compris qu'une nouvelle guerre commençait : le libéralisme, comme puissance antidémocratique, se donne pour mission d'annihiler toute altérité sociale, politique et populaire. Les décideurs et la presse *mainstream*, derrière leurs discours prétendument démocratiques et libertaires, ont lancé des mots d'ordre belliqueux contre les « parasites » et les « assistés », contre les « privilégiés » (les bénéficiaires du Statut des travailleurs en

Italie et des régimes spéciaux de retraite en France). Il faudra sans doute mener une lutte sémantique pour retourner ces épithètes, et voir en quoi ils dévoilent les processus du néolibéralisme : qui assiste-on le plus dans nos sociétés libérales, à travers les innombrables dégrèvements fiscaux ? Qui parasite la production de valeurs, au moment où le néolibéralisme, impuissant à en créer de nouvelles, ne semble qu'occuper à détourner à son propre profit, les valeurs sociales, pour en faire des valeurs marchandes ?

Car c'est une guerre symbolique mais aussi très matérielle. C'est une guerre contre tout ce dont on ne peut pas extraire de la valeur – les retraites, par exemple. Il ne doit pas exister de temps en dehors de la mise en valeur. Travailler plus, travailler plus longtemps, travailler toujours : les hommes et les femmes sont une marchandise comme une autre, comme le prophétisaient Marx et Engels en 1848, leurs existences ne sont concevables que pour la mise en valeur d'autres marchandises.

Et pourtant le monde brûle et se noie dans la catastrophe à cause de cette production infinie de valeur marchande...

Depuis la disparition des lucioles, pour citer encore Pasolini, la catastrophe s'est multipliée : élimination des abeilles, extinctions d'innombrables espèces d'oiseaux, ours polaires perdus sur des fragments de banquise dérivant sans espoir, flammes qui embrasent des maisons en Australie, eaux qui submergent le Bangladesh et Venise, vents qui balayent les arbres des Alpes, centrale nucléaire de Fukushima qui craque. La catastrophe, c'est aussi la fin de l'histoire pour les hommes, objectif précisément du néolibéralisme.

Dans l'époque post-historique que nous vivons, une idée de la résistance ne semble plus vraiment avoir de place. La guerre c'est aussi cela.

Toutefois, l'an dernier, entre l'automne et l'hiver, des hommes et des femmes en France ont commencé à tourner autour de quelques ronds-points perdus dans les banlieues des grandes villes. Aucune déclaration, aucune revendication claire. Quelques mots simples : contre la vie chère, contre la corruption. Ces hommes et ces femmes ont mis sur ces ronds-points un gilet jaune : ils voulaient se faire voir. Le gilet jaune, on le met quand il y a un danger. Cette masse d'anonymes a compris que le « danger » est ici même, sous nos yeux, partout. Et ils n'ont pas cessé de mettre ce gilet pour se montrer, pour tournoyer, pour se rencontrer avec d'autres personnes, pour signaler la catastrophe en acte. Ils ont osé porter leur mouvement, leurs paroles et leurs silences au cœur des grandes villes. La répression de l'Etat a été brutale. Le néolibéralisme a montré que, quand il le faut, il oublie la liberté, soi-disant constitutive de sa gouvernementalité. Ces hommes et ces femmes ont pourtant continué, au péril de leurs yeux, de leurs mains, de leurs existences (regardez l'excellent dossier de *Bastamag* sur les emprisonnements de beaucoup d'entre eux). Puis, ensuite, les Gilets jaunes ont donné du courage à d'autres hommes et d'autres femmes qui, à partir du jeudi 5 décembre 2019, sont sortis dans les rues de France, ont éteint leurs écrans, ont arrêté de travailler. Depuis ce jour, certains se sont mis en grève pour 30 ou 45 jours de suite, d'autres participent aux assemblées, d'autres aux manifestations. Des vies ont changé. Il n'y a pas beaucoup de revendications, on veut gagner un peu plus, on veut une retraite correcte, on veut pouvoir faire ce qu'on aime quand on arrêtera de travailler (en ce sens Bernard Friot a raison de dire que la retraite devrait être considérée comme un salaire continué). Comme le dirait Annie Le Brun, la grève qui s'est installée en France c'est « une quête éperdue de ce qui n'a pas de prix ». Un geste magnifique, pour sortir de la loi de la valeur, pour vivre différemment. Cette grève est une forme de désertion. On esquivé ce monde (le monde de Macron, de Berlusconi, de Tony Blair, le monde des banques, des nations start-up, le monde de l'auto-entrepreneuriat), ses injonctions (à produire, à être performants). On croise les bras, on marche indéfiniment dans les rues. On arrête tout.

Pour nous, ces grèves en France posent la question de la destitution. Aucun parti politique ne peut représenter ce qui se passe. Ce mouvement ne veut aucunement prendre le pouvoir. Les hommes et les femmes engagés dans la lutte veulent rester simplement dignes, et ils ne posent que la question d'une autre existence.

Autour de cette idée, nous lançons un appel pour un volume collectif. Nous voulons parler de ce que ces grèves signifient d'un point de vue politique, philosophique et esthétique. Nous voulons aussi parler des autres subjectivités qui s'élèvent contre le monde néolibéral en dehors de l'Europe (Liban, Argentine, Iran, Iraq, Inde, etc. etc.).

Nous voulons réunir ces « articles d'intervention » rapidement, nous voulons construire un volume en résonance avec l'actualité, en répondant à une urgence : nous voulons mettre notre écriture à côté de ceux et celles qui sont en grève, de ceux et celles qui soulèvent matériellement le problème de la désertion.

Nous voulons réunir ces textes pour le 8 mars 2020. Les textes ne devront pas excéder les 15.000/20.000 caractères (espaces compris).

ENVOYER À L'ADRESSE : krevuecontact@gmail.com

K. Revue trans-européenne de philosophie et arts

<https://revue-k.univ-lille.fr/>

« Scioperi », primavera 2020

Nell'ambito della mobilitazione politica e sociale in corso in Francia, la rivista K propone un volume a più voci sulle lotte e gli scioperi che stanno scuotendo la vita di un intero paese. La rivista in questo modo intende partecipare al movimento. Il volume sarà libero da ogni valutazione accademica, aperto al reale e al possibile. Esso prenderà la forma di un libro elettronico da far circolare liberamente.

Il neoliberismo è necessario e insuperabile: è con questa pretesa che dispiega il suo potere in ogni angolo del pianeta. Questo realismo capitalista (per riprendere un bel concetto di Mark Fisher), iniziato con la rivoluzione conservatrice negli anni Ottanta del secolo scorso attraverso l'antifona "There's no alternative", è stato ulteriormente rafforzato negli ultimi anni dalla progressiva informatizzazione non solo del management nel mondo del lavoro, ma anche di tutti gli altri aspetti della nostra esistenza. Nessuna apparente coercizione: il neoliberismo governa senza mostrarsi troppo (in modo che i governanti del momento possano facilmente apparire come degli impostori o meglio come delle "maschere funebri", come già sottolineato da Pasolini nel 1975, perché "il vero potere agisce senza di loro"), comanda in modo anonimo, attraverso algoritmi, e quando manifesta il suo potere, lo fa sempre invocando la libertà. Si rivolge a ciascuno di noi chiedendoci solo di essere noi stessi, di distinguerci, di valorizzarci. Un potere che non è spaventato dalle sue contraddizioni: pretende di essere universale, ma individualizza; sostiene la condivisione, ma ci incita a capitalizzare, passando al setaccio tutte le tracce residue del comune per annientarle; loda le libertà per sviluppare il controllo; sostiene che è necessario adattarsi a uno stato di cose che esso stesso ha stabilito attraverso misure legislative.

Con la crisi del 2008 delle crepe si aprono in questo dispositivo. Le domande che il sistema ci invia ogni giorno per governarci diventano sempre più urgenti, più dure. La ricetta che le organizzazioni transnazionali hanno inviato alla Grecia per "riformarsi", per uscire dalla sua "crisi" e soddisfare finalmente gli standard dell'Occidente liberale, costituisce un punto di non ritorno. Le istanze di controllo e di comando europee in particolare hanno umiliato e impoverito questo Paese, culla dell'idea dell'Occidente e dell'Europa, dell'idea di "democrazia", e ne hanno calpestato le scelte

democratiche (elezioni, referendum, tutto l'ABC della democrazia).

Da quella data in poi, tutti i popoli europei meno « performanti », tutte le categorie sociali più deboli hanno capito che stava iniziando una nuova guerra: il liberalismo, come potenza antidemocratica, si è posto il compito di annientare ogni alterità sociale, politica e popolare. I decisori e la stampa *mainstream*, dietro i loro discorsi apparentemente democratici e libertari, hanno lanciato slogan bellicosi contro i "parassiti" e gli "assistiti", contro i "privilegiati" (i beneficiari dello Statuto dei lavoratori in Italia, quel maledetto articolo 18, e i regimi pensionistici speciali in Francia). Sarà senza dubbio necessario condurre una lotta semantica per capovolgere questi epiteti e verificare come essi possano mettere a nudo i processi del neoliberalismo: chi assistiamo di più nelle nostre società liberali, attraverso le innumerevoli agevolazioni fiscali? Chi parassita la produzione di valori, in un momento in cui il neoliberalismo, incapace di crearne di nuovi, sembra impegnato a deviare i valori sociali per il proprio profitto, per trasformarli in valori di mercato?

È una guerra simbolica, ma anche molto materiale. È una guerra contro tutto ciò da cui non si può estrarre valore - le pensioni, per esempio, perché non deve avanzare del tempo al di fuori della valorizzazione. Lavorare di più, lavorare più a lungo, lavorare sempre: gli uomini e le donne sono una merce come tutte le altre, come profetizzavano Marx ed Engels nel 1848 : la loro esistenza è concepibile solo per la valorizzazione di altre merci.

Eppure il mondo sta bruciando e affogando nella catastrofe a causa di questa produzione infinita di valore di mercato ...

Dopo la scomparsa delle lucciole, sempre per citare Pasolini, il disastro si è moltiplicato: eliminazione delle api, estinzione di innumerevoli specie di uccelli, orsi polari perduti su frammenti di ghiacciai alla deriva senza speranza, fiamme che incendiano case e natura in Australia, acque che sommergono il Bangladesh e Venezia, venti che spazzano via gli alberi dei rilievi alpini, la centrale nucleare di Fukushima che scoppia. Il disastro è anche la fine della storia per l'umanità, uno degli obiettivi del neoliberalismo.

Nell'era post-storica in cui viviamo, un'idea di resistenza sembra ormai obsoleta. La guerra è anche questo.

Tuttavia, da più di un anno, tra l'autunno e l'inverno 2018, uomini e donne in Francia hanno iniziato a girare intorno a qualche rotatoria persa nei sobborghi delle grandi città. Nessuna dichiarazione, nessuna rivendicazione chiara. Solo poche semplici parole: contro il caro-vita, contro la corruzione. Questi uomini e queste donne hanno indossato un giubbotto giallo: volevano essere visti. Il giubbotto giallo lo si indossa quando c'è pericolo. Questa marea umana anonima ha compreso che il "pericolo" è proprio qui, sotto i nostri occhi, ovunque. E non hanno smesso di indossare il giubbotto per mostrarsi, per girare, per incontrare altre persone, per segnalare il disastro in atto. Hanno osato portare il loro gesto, i loro silenzi nel cuore delle grandi città. La repressione dello Stato è stata brutale. Il neoliberalismo ha dimostrato che, quando necessario, dimentica la libertà, che dovrebbe essere parte costitutiva della sua governamentalità. Eppure questi uomini e queste donne hanno continuato, rischiando i loro occhi, le loro mani, la loro stessa vita (guardate l'ottimo dossier di *Bastamag* sull'incarcerazione di molti di loro). Poi, in seguito, i "Gilets jaunes" hanno dato coraggio ad altri uomini e donne che, a partire da giovedì 5 dicembre 2019, sono usciti per le strade della Francia, hanno spento gli schermi, hanno smesso di lavorare. Da quel giorno, alcuni hanno scioperato per 30 o 45 giorni di fila, altri partecipano alle assemblee, altri alle manifestazioni. Le vite sono cambiate. Non ci sono molte rivendicazioni anche in questo caso: vogliamo guadagnare un po' di più, vogliamo una

pensione decente, vogliamo poter fare quello che ci piace quando smettiamo di lavorare (in questo senso Bernard Friot ha ragione a dire che la pensione dovrebbe essere considerata come un salario continuato). Come direbbe Annie Le Brun, lo sciopero che si è installato in Francia, sotto forme diverse, è "una disperata ricerca dell'inestimabile".

Un gesto magnifico, per allontanarsi dalla legge del valore, per vivere diversamente. Questo sciopero è una forma di diserzione. Si schiva un mondo (il mondo di Macron, Berlusconi, Tony Blair, il mondo delle banche, delle nazioni che devono diventare delle aziende o delle start-up, il mondo dell'autoimprenditorialità), le sue ingiunzioni (a produrre, a essere performanti). Invece, si incrociano le braccia, si cammina a tempo indeterminato per le strade. Si blocca tutto.

Per noi, questi scioperi in Francia sollevano la questione della destituzione. Nessun partito politico può rappresentare ciò che sta accadendo. Questo movimento non ha alcun desiderio di prendere il potere. Gli uomini e le donne impegnati nella lotta vogliono semplicemente rimanere degni, e si pongono solo la domanda di un'altra esistenza.

Intorno a questa idea, lanciamo un appello per costruire un volume collettivo. Vogliamo parlare di cosa significano questi scioperi dal punto di vista politico, filosofico ed estetico. Vogliamo anche parlare di altre soggettività che si stanno sollevando contro il mondo neoliberale al di fuori dell'Europa (Libano, Argentina, Iran, Iraq, India, ecc. ecc.).

Vogliamo riunire rapidamente questi "articoli di intervento" ; vogliamo costruire un lavoro in risonanza con il nostro tempo, rispondendo a un'urgenza, mettendo la nostra scrittura a fianco di chi si rivolta, di chi solleva materialmente il problema della diserzione.

Raccogliamo i testi entro l'8 marzo 2020. I testi non devono superare i 15.000/20.000 caratteri (spazi inclusi).

INVIARE ALL'INDIRIZZO: krevuecontact@gmail.com

<

